

savante, il est souhaitable qu'ils soient accessibles sur le Net et périodiquement révisés, car on peut douter qu'une équipe douée de telles compétences se remettra à la tâche avant longtemps.

Roland ÉTIENNE et Alain SCHNAPP

Sylvian FACHARD, *La défense du territoire. Étude de la chora érétienne et de ses fortifications*. Gollion, Infolio, 2012. 1 vol. 22 x 30 cm, 358 p., 241 fig., 1 carte. (ÉCOLE SUISSE D'ARCHÉOLOGIE EN GRÈCE. ERETRIA, 21). Prix : 100 FS. ISBN 978-2-88474-410-2.

Sylvian Fachard livre dans le 21^e volume de la collection *Eretria* la publication de sa thèse de doctorat soutenue en 2009. L'ouvrage est divisé en deux grandes parties et subdivisé en 11 chapitres. Il comprend également deux catalogues : le premier, inséré dans le cœur de l'ouvrage (chapitre VIII), est consacré aux fortifications de l'Érétriade. Le second se trouve à la fin du livre et décrit 183 sites recensés par l'auteur entre Kastri et Marmari. La préface de Pierre Ducrey permet de mesurer l'importance de cette monographie qui fait écho, tout en proposant une approche et des conclusions diamétralement opposées, à l'étude de J. Ober, *Fortress Attica, Defense of the Athenian Land Frontier 404-322 B.C.* (Brill, Leiden), parue en 1985. S. Fachard offre une étude approfondie des fortifications rurales du territoire d'Érétrie et une vision nouvelle du phénomène défensif aux époques classique et hellénistique. Le prisme militaire par lequel les fortifications rurales furent longtemps envisagées a largement occulté leur rôle social, civique et politique. Ainsi, au lieu de les considérer comme des dispositifs purement tactiques, S. Fachard propose d'étudier ces fortifications dans leur contexte régional afin de mettre en lumière l'interdépendance qu'il existait entre ces ouvrages et la vie politique et sociale du pays érétien. La principale thèse de l'auteur est de considérer que la fonction première des forteresses est la sécurisation de l'espace agricole et de ses forces productives. La recherche porte sur l'immense territoire d'Érétrie (1300-1500 km²) qui couvrait une grande partie de l'Eubée centrale et méridionale. L'auteur aborde en premier lieu les questions de la géographie, du climat et de la végétation. Le pays érétien, très montagneux, mais à fort potentiel agricole (p. 41), était composé selon l'auteur de deux catégories de paysages historiques : les terres cultivées (plaines et terrasses) et les terres non cultivées (forêt et marécages) et était bien irrigué (p. 46). Après avoir discuté de la géographie antique de la région, S. Fachard aborde la question de l'organisation politique. Elle est connue grâce aux sources écrites qui témoignent de l'existence de cinq districts (fig. 1) autour desquels s'articulait l'organisation militaire de la cité (p. 49). L'auteur propose une description de l'habitat rural, entre le bronze récent et l'époque romaine, à l'intérieur de ces cinq *chôroi* « pour tenter de replacer les hommes dans le paysage » (p. 51). Il s'attache ensuite à définir les frontières du territoire érétien, condition indispensable à l'étude des fortifications rurales (p. 77-90), puis à situer les voies de communication qui s'avèrent avoir été essentiellement maritimes (p. 91-109). Rien n'est connu du réseau terrestre sinon quelques tronçons routiers à l'abord des sites urbains. S. Fachard a donc réalisé une carte schématique en utilisant divers outils : cartes de voyageurs, ononymie et prospection de terrain. Il conclut la première partie de son ouvrage par des évaluations de la démographie et

l'économie de l'Érétriade. Le nombre de citoyens au début du III^e s. av. J.-C. est estimé à environ 10-12 000. Le territoire était sous-peuplé et ses terres probablement sous-exploitées. Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'utile bilan historiographique de l'auteur lui permet de rappeler les grandes lignes du modèle « obérien » tout en dénonçant les travers causés par son adoption très large et peu raisonnée par la communauté scientifique (p. 130-131). Plusieurs chercheurs avant S. Fachard (H. Lauter et H. Lauter-Bufe, H. Lohmann, M.H. Munn) ont relativisé l'existence de réseaux défensifs dédiés à la protection des frontières ou des territoires en soulignant la faible position stratégique de certains ouvrages fortifiés. La portée pour un certain nombre d'entre eux est essentiellement locale comme l'a suggéré D. Rousset pour les tours de la région de Delphes (p. 132). La huitième partie du livre est un catalogue des fortifications. Il est très détaillé et admirablement illustré (p. 135-240). L'auteur a systématisé les plans des fortifications, offre des restitutions utiles et, chose assez rare dans une étude sur les fortifications, il associe les découvertes matérielles issues des prospections pour appuyer ses datations. Dans son analyse des fortifications, S. Fachard définit quatre types de fortifications rurales au sein de l'Érétriade : les forteresses (2) et les habitats fortifiés (8 à 13), les tours (9) et les fortins en pierres sèches (10). La nature de trois sites supplémentaires reste indéterminée (fig. 210). Les indices présentés par l'auteur convergent tous vers la conclusion qu'il n'existe pas véritablement de programme défensif diligenté par l'Érétrie dans le but de protéger son territoire et ses frontières. Il met bien en lumière la portée locale de ces constructions, essentiellement destinées à protéger de petites zones d'habitats ou les zones de culture et d'élevage. Il émet également l'hypothèse selon laquelle la construction d'une fortification rurale pourrait parfois relever du dème et confirme que l'érection de tours relevait généralement d'initiatives privées. En l'absence de sondage, la datation des ouvrages ruraux demeure la grande inconnue de l'étude bien que l'auteur fournisse des arguments convaincants pour un certain nombre de fortifications et notamment pour les tours, datables des IV^e et III^e s. a. C. (p. 250). S. Fachard évoque ensuite la question de l'architecture et du coût des fortifications (p. 254-262). Son estimation des coûts de mise en œuvre montre bien à quel point la pratique de la fortification en grand appareil était onéreuse et explique à elle seule la rareté de ce type de construction en Eubée, mais aussi en Attique. Il revient aussi sur les problèmes de datation notamment sur les problèmes liés à l'identification de certaines céramiques et sur la question de la datation par l'appareillage des murs. Il souligne que le trapézoïdal irrégulier est courant dans l'Érétriade aux IV^e et III^e s., mais qu'il l'est moins à l'Érétrie même. Pour l'essentiel, il semble être employé à partir des années 340-325 et pendant toute l'époque hellénistique (p. 258-260). Les sources écrites sont aussi abordées au sujet de la datation. La loi érétrienne contre la tyrannie et l'oligarchie (p. 261-262) fournit des indications chronologiques sur la présence de forteresses dans l'Érétriade avant 341/340 a.C. Il apparaît cependant que tous les ouvrages ne sont pas contemporains. Pour S. Fachard, le territoire d'Érétrie comptait autour de 300 a.C. deux forteresses et une dizaine d'habitats fortifiés. Dans la partie suivante de son ouvrage, consacrée à la répartition géographique et à la fonction des fortifications (p. 263-292), l'auteur poursuit sa déconstruction de la vision stratégique et militariste obérienne concernant l'implantation des fortifications et montre que bien des éléments entrent en considération : « Par leur coût élevé, les fortifications résultaient le plus souvent

d'une sorte de compromis entre plusieurs priorités : civiles, stratégiques, militaires, politiques, économiques, voire idéologiques. » (p. 267). Aucune fortification ne semble avoir été conçue pour bloquer un passage et S. Fachard fait remarquer que ce fut d'abord aux détachements de soldats qu'incombait la défense du territoire et de ses points d'entrées. C'est ce qui ressort notamment de sa lecture des *Helléniques* de Xénophon (au sujet du passage de Kaza et de la forteresse d'Éleuthères) ou de celle d'Énée le Tacticien qui recommandait de placer les troupes dans les défilés (p. 269 et suiv.). L'auteur questionne ensuite l'hypothèse selon laquelle il existait une véritable communication visuelle entre les points fortifiés en Attique et dans l'Érétriade (p. 271-273). Si le recours aux signaux de fumée est un procédé connu par la littérature (notamment chez Xénophon), il avait une valeur limitée et la distance séparant les fortifications était souvent trop importante pour qu'il soit efficace. S. Fachard montre qu'aucune fortification rurale n'a été construite dans un rayon de 16 km depuis Érétrie. Il était en effet inutile d'investir dans des fortifications quand les murs de la capitale suffisaient à accommoder un grand nombre d'individus de la campagne. C'est quand la distance était trop importante que le besoin de se fortifier se faisait ressentir et ce besoin s'expliquerait par la nécessité de protéger les hommes, les récoltes et le matériel. L'analyse régionale par districts des fortifications de l'Érétriade (p. 276-277) minimise encore l'importance des considérations stratégiques et renforce l'idée que la sécurité des terres agricoles et des habitats était un facteur déterminant. Si les forteresses et autres points fortifiés n'étaient occupés en permanence par des garnisons, ils pouvaient leur servir de point de stationnement ponctuel, notamment aux éphèbes qui, d'après Aristote, réalisaient des missions de police et patrouillaient dans le territoire (p. 279). S. Fachard expose les différentes menaces qui pesaient sur l'Érétriade entre le début du ^v^e s. jusqu'à l'époque impériale romaine soulignant le fort degré d'insécurité du territoire pendant l'Antiquité. Érétrie fut prise quatre fois et l'on sait que les Athéniens ont attaqué la *chôra* au milieu du ^{iv}^e s. Il démontre que même sans ravager le territoire, l'ennemi, par sa seule présence, pouvait bouleverser l'équilibre du processus agricole et par conséquent perturber l'économie de la cité. S. Fachard souligne qu'il faut distinguer les décisions politiques, militaires, diplomatiques et économiques qui relèvent de la cité, des solutions pratiques, en l'occurrence l'évacuation des hommes et de leurs biens (p. 283). Dans la perspective d'une attaque, les fortifications rurales jouaient plusieurs rôles : elles servaient de refuge aux hommes et à leurs biens mais pouvaient également servir de base pour d'éventuelles contre-attaques destinées à limiter les destructions et le pillage. S. Fachard présente deux textes relatifs à l'Attique qui illustrent bien le rôle qui pourrait être assumé par les fortifications rurales en cas d'invasions. Le passage de Xénophon sur la région du Laurion et le décret de Rhamnonte honorant le stratège Épicharès montrent le lien indissoluble entre fortifications rurales et habitat (p. 283-287). Les plans d'évacuation et de sécurisation évoqués dans ces textes pour l'Attique sont transposés à l'Érétriade à l'échelle régionale puis locale. L'exercice auquel s'est livré l'auteur est convaincant (p. 287-291). Dans sa courte et efficace conclusion, l'auteur souligne l'impérieuse nécessité de favoriser une approche locale du phénomène défensif pour éviter les pièges d'une vision globale qui a tendance à conclure trop vite à l'existence de réseaux défensifs planifiés par un pouvoir central : « Dans l'Érétriade et en Attique [...], la construction de fortifications dans la chôra répond

d'abord à une protection des habitats et des terroirs, ensuite seulement à des objectifs stratégiques » (p. 293). Cette étude est un apport considérable non seulement à la recherche sur les fortifications grecques, mais aussi à la recherche sur le territoire des cités. Elle met en avant l'absolue nécessité de toujours garder à l'esprit qu'un ouvrage fortifié doit être envisagé dans sa relation avec l'habitat, c'est-à-dire avec les hommes qu'il protégeait. C'est un point essentiel de l'étude des fortifications car, qu'ils soient urbains ou ruraux, les ouvrages défensifs ne peuvent en aucun cas être seulement envisagés en dehors de leur contexte. La portée de cet ouvrage dépasse largement les limites de l'Érétriade, car il invite à reprendre l'étude du phénomène défensif dans l'ensemble des campagnes du monde grec.

Baptiste VERGNAUD

Ulf WEBER, *Versatzmarken im antiken griechischen Bauwesen*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2013. 1 vol. 21,5 x 30 cm, XII-483 p., 220 fig. (PHILIPPIKA, 58). Prix : 128 €. ISBN 978-3-447-06859-8.

A priori, rien ne destinerait les marques d'assemblages sur les blocs de pierre à devenir un jour une thèse de doctorat. Et pourtant ce fut chose faite en octobre 2010 à l'Université de Iéna. Ces *Versatzmarken*, ou marques d'assemblage, appelées parfois aussi marques de tâcherons, ne sont pas inconnues des manuels d'histoire de l'architecture antique. Chez Roland Martin ou Athanase Orlandos qui s'intéressaient particulièrement aux aspects techniques, ces marques sont mentionnées, et ils imaginent leur rôle dans l'assemblage, le montage, l'agencement des assises, les niveaux, les emplacements, en deux ou trois pages avec quelques exemples à l'appui. Partant de ces éléments connus et tentant de comprendre le rôle de quelques lettres gravées et inédites sur des éléments d'un naiskos hellénistique à Didymes, Ulf Weber s'est pris au jeu et a voulu saisir le rôle exact de ces marques dans l'architecture grecque. Ce qui l'a amené à en faire l'inventaire systématique, au départ des rapports de fouilles et des vérifications sur le terrain, pour un certain nombre de monuments : le théâtre d'Aigai ; à Athènes, le temple d'Arès, l'Érechtheion, les Propylées, le Parthénon, le théâtre de Dionysos, le temple de Zeus, le théâtre de Zéa au Pirée ; plusieurs édifices de Délos ; Delphes ; Didymes ; l'Artémision d'Éphèse ; Gortyne ; le temple de Poseidon à l'Isthme ; Calydon ; Claros ; Cnide ; à Milet, le bouleuterion, le monument à Eumène II ; à Olympie, les trésors de Géla et de Sicyone, et le temple de Zeus ; pour Pergame et Priène, un nombre considérable d'architectures ; Samothrace et Thasos. Mais c'est plus qu'un inventaire. Pour chaque bloc concerné, c'est tout le monument qui fait l'objet d'une analyse. Pour chaque marque, il y a une mise en contexte, une réflexion sur la raison d'être de cette lettre, ce chiffre ou groupe de signes. Ce qui ne va pas sans surprise. Car lorsque les marques sont nombreuses et réparties dans diverses parties de l'édifice, Ulf Weber relève parfois des incohérences dans l'organisation de l'assemblage et soulève des questions originales qui l'amènent à mettre en cause la chronologie reçue ou à reconnaître des aménagements ou modifications inédits. Dès lors, l'intérêt du travail va bien au-delà des aspects purement techniques. Pour les historiens de l'architecture, il faudra recourir à cette thèse chaque fois qu'ils auront affaire à l'un des monuments étudiés. Côté technique, toutes les questions habituelles sont évoquées et approfondies sans nécessairement les résoudre : à quoi se